



© Magazine L'appel - Frédéric ANTOINE

EN BATEAU. Le seul moyen pour Muriel de rejoindre la terre ferme.

Comme chaque matin, Arnaud Prevost a déposé sa grosse besace dans sa barque de couleur jaune, puis est monté à bord. Assis à l'arrière de l'embarcation, d'un geste sec, il a lancé le petit moteur hors-bord. Sa tournée pouvait commencer. Arnaud est en effet le seul facteur de France à livrer tous les jours le courrier en bateau. Par tous les temps, il achemine lettres et colis dans les cent septante kilomètres de wateringues (rivières) et de watergangs (fossés) du marais de Saint-Omer, dit « de l'Audomarois », dans le nord de la France.

Couvrant toute la partie située au nord de la ville, le marais est une immense zone humide de trois mille sept cents hectares traversée de voies navigables, où la nature partage les espaces avec l'eau. Quelques routes y mènent. Mais, souvent, elles s'arrêtent brusquement. Là résident à l'année une centaine d'habitants (et beaucoup plus en été). Encore aujourd'hui, bon nombre des quinze mille parcelles de terre et d'eau où s'élèvent d'anciens bâtiments de ferme, ou des petites longères, sont sur des îlots, uniquement accessibles par la voie maritime. Ou en traversant les canaux sur de petits bacs privés que l'on fait avancer « à la chaîne ».

NE PAS TOUCHER

Arnaud, qui vient de Normandie, a dû apprendre à connaître la géographie de cette Venise verte dont les rues sont des canaux. Et où chaque demeure affiche fièrement, en bord d'eau, sa rutilante boîte aux lettres. Certains résidents du marais y habitent depuis des dizaines d'années. Il y en a qui ont hérité de leurs ancêtres leur lopin de terre immergée et la petite maison qui s'y dresse. D'autres ont acquis ce qui leur a permis de réaliser leur rêve : vivre sur l'eau, ou presque. Et se réveiller chaque jour dans la nature, au milieu d'un grand silence à peine perturbé par le chant d'oiseaux de deux cents espèces différentes.

Habiter dans un marais a des côtés enchanteurs. Mais pas toujours. Lorsque le temps est mauvais, accéder aux maisons isolées est parfois difficile, voire impossible. Certains hivers, on peut être empêché pendant plusieurs jours de sortir de chez soi, et donc de rallier la terre ferme. Mais comme tout le monde se connaît, l'entraide est alors de rigueur. Grâce à des « bacoves », ces bateaux à fond plat spécialement réalisés sur place pour le transport de marchandises, le confort est petit à petit devenu accessible aux habitants. Aujourd'hui, leurs résidences n'ont pas grand-chose à envier à celles du plancher des vaches. Mais les prescriptions urbanistiques sont drastiques : on peut réaménager, voire rénover, mais ne jamais transformer, ni agrandir. La plupart des habitations étant de petite taille, il faut s'en contenter. La gestion des eaux usées est, elle aussi, un immense défi, car la plupart des propriétés se satisfont depuis toujours d'un « tout-au-marais ». Celui-ci ne pose pas problème quand la zone n'est occupée que par quelques dizaines de personnes. Mais, lorsqu'arrive la belle saison et que des résidents secondaires rejoignent les habitants réguliers, ou que certains propriétaires transforment leurs maisons en chambres d'hôtes ou en gîtes, les nuisances augmentent...

AQUAROUTE

Dès le printemps, les amoureux d'une vie un peu sauvage sont nombreux à revenir ici dans leur petit chez eux. Les week-ends, le Grand Large, le canal principal qui traverse le milieu du marais, ressemble certaines heures à une petite « aquaroute » bien fréquentée. Car chaque habitation possède au moins une barque ou un bateau motorisé, parfois davantage. Et certains y ont ajouté des embarcations de loisir, comme des pédalos. De barque en bateau, tout le monde se salue, en essayant de faire le moins de remous possible pour ne pas déstabiliser les plus frêles embarcations. Sur le réseau de voies maritimes du marais, tout ce petit monde croise par moment les bateaux de ceux qui travaillent toujours dans ce lieu : les maraîchers.

Immersion au calme de la nature

ILS VIVENT DANS UN MARAIS

Frédéric ANTOINE

À cinquante kilomètres d'Ypres, la ville de Saint-Omer n'est pas très éloignée de la mer et du port de Calais. Là, dans un immense marais domestiqué par l'Homme, on vit toujours sur l'eau, presque en dehors du monde.

Depuis le XIX^e siècle, la culture des légumes est devenue la principale activité de cette zone humide tourbeuse, inondée par la mer jusqu'au Moyen Âge. Aujourd'hui, moins de cinquante familles vivent encore de l'exploitation de ces terres fertiles, alors qu'elles étaient encore deux cents il y a quarante ans. Leurs spécialités : le chou-fleur d'été, l'endive (le chicon belge) et la carotte de Tilques. Patrick Bedague est un des derniers cultivateurs de cette carotte tardive géante de gros calibre (vingt à trente cm de long), particulièrement sucrée. Comme les autres maraîchers dont les cultures bordent le marais, il commercialise la plupart de ses productions localement. Les habitants de l'Audomarois sont ses premiers clients.

Cet après-midi-là, parmi les barques qui filent sur le Grand Large, il y a le bateau que Muriel Richard guide de main de maître, passant à vive allure sous les ponts qui traversent le canal. Lilloise, Muriel a

longtemps travaillé comme démonstratrice au rayon sous-vêtements de luxe d'un grand magasin.

SORCIÈRE SYMPA

Tombée amoureuse du marais, elle a réaménagé une ferme du XIX^e siècle tout entourée d'eau. Elle y vit une partie de l'année, et y accueille quelques hôtes, qu'elle vient elle-même chercher en bateau là où s'arrêtent les voiries carrossables. Elle a baptisé sa maison du nom d'une sorcière des légendes audomaroises plutôt antipathique, Marie Grouette, qu'elle est arrivée à rendre sympathique.

Son petit coin de paradis est si joli que, dernièrement, il a été choisi comme décor pour le tournage d'un film. Filant sur le Grand Large, Muriel rejoint son compagnon, Damien, qui termine de rénover un tout petit chalet caché dans un bras du canal. Le bâtiment était vieux et à l'abandon. Il a été retapé sans rien changer à son aspect, pour en faire un petit lieu de vie agréable

et calme. Muriel, elle, s'est chargée de la déco. Comme d'autres habitants du marais, elle ne compte pas faire fortune en ajoutant ce gîte à sa ferme. Mais contribuer à la continuité d'une vie dans un endroit si particulier.

Si ses visiteurs ne sont que de passage, Muriel les aidera à découvrir les mystères du site. Elle leur renseignera comment rendre visite au dernier fabricant de bacoves. Elle leur conseillera un détour par la maison du marais, qui permet, depuis 2014, de le comprendre et d'en faire le tour. Elle leur indiquera la réserve naturelle toute proche des étangs de Romelaëre, ou les adresses des différentes sociétés qui organisent des promenades accompagnées ou non dans cette nature apparemment si sauvage.

Ce soir, Muriel et les autres habitants retourneront chacun sur leur îlot. En espérant n'avoir rien oublié pour vivre. Car la nuit, le marais de Saint-Omer est vraiment un monde perdu et oublié... ■

Femmes & hommes

JEFFREY WARREN.

Jeune gay new-yorkais, aspirant prêtre méthodiste, il a plaidé pour que son Église accueille des pasteurs homosexuels. Son discours a été relayé sur YouTube, mais n'a pas changé la doctrine méthodiste. Son Église refuse qu'il devienne pasteur.

DORIS WAGNER.

Ex-religieuse allemande de 36 ans, violée par un prêtre de la congrégation de l'Œuvre, elle a été l'une des témoins du documentaire diffusé sur Arte et la RTBF le mois dernier. Aujourd'hui mariée, diplômée en théologie et docteur en philosophie, elle aide les personnes abusées par des hommes d'Église. Et rêve toujours de voir l'attitude de Rome changer vis-à-vis des victimes.



VINCENT DOYLE.

Fils d'un prêtre catholique irlandais, psychothérapeute, il est le fondateur de *Coping International*, qui défend les droits des enfants de prêtres catholiques dans le monde. C'est lui qui a révélé l'existence d'un document de la Congrégation pour le clergé définissant les lignes directrices internes que l'Église recommande pour ces enfants.

LAURENT MONSENGWO.

Ancien archevêque de Kinshasa, il a confirmé que le vainqueur des élections présidentielles n'était pas Félix Tshisekedi, mais l'opposant Martin Fayulu. Une déclaration qui a provoqué l'ire du chef spirituel de l'Église de réveil, Assemblée chrétienne de Kinshasa (ACK), Pascal Mukuna, pour qui est révolu « le temps où l'Église catholique grondait, et que la terre tremblait ».